

B Models Management

Patrice Lessard

Numéro 328, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard, P. (2020). B Models Management. *Liberté*, (328), 41–43.

B Models Management

Théâtre de l'ordinaire, le fait divers met en relief une tragédie qui, en arrivant aux autres, nous permet tantôt de savourer des désirs innommables, tantôt de méditer sur le destin. Il offre l'illusion d'un ordre en agissant à la manière d'une fiction : un début, quelques protagonistes, quelques péripéties, une fin ; du sens à opposer à l'absurdité de l'existence, à un monde trop complexe, qui fuit entre les doigts.

Par Patrice Lessard

C'est par pur hasard que j'eus vent de l'histoire de Jean-Sébastien Béland. Ce que je pus en glaner par la suite dans les médias me laissa sur ma faim.

Selon l'article de Vincent Larouche, paru dans l'édition de *La Presse* du 18 avril 2019, Jean-Sébastien Béland, quarante-sept ans (comme moi), « est accusé d'agression sexuelle, d'exploitation sexuelle, d'obtention de services sexuels moyennant rétribution auprès de personnes de moins de dix-huit ans, de contacts sexuels sur un enfant de moins de seize ans, d'incitation à des contacts sexuels et de bris d'ordonnance relativement à ses antécédents ». Deux jours plus tard, le 20 avril, le journaliste précise que, malgré sa laideur repoussante (bon, ce commentaire est de moi ; la photo de *La Presse*, bien qu'on n'y voie que le visage de Béland, donne l'impression qu'il pèse trois cents livres, son goitre évoque le pélican), que, malgré sa laideur repoussante, donc, s'il réussit à attirer autant de jeunes femmes dans ses filets et à se faire passer pour un « entrepreneur à succès », bien que son agence n'offrît « aucun débouché sérieux », c'est qu'il a remporté en 2014 le gros lot de la loterie Gagnant à vie, alors qu'il vivait en colocation dans Hochelaga-Maisonneuve. (Cet épisode de sa vie, je l'associai, en lisant l'article, à sa jeunesse, à sa vingtaine, à cause de ce détail de la colocation.) Larouche ajoute, dans un article subséquent, soit celui du 20 octobre 2019, qu'après une première condamnation en 2019 (« 45 jours de prison discontinus » pour « exploitation sexuelle d'une mineure »), étant fiché comme délinquant sexuel et n'ayant plus le droit de travailler auprès de jeunes de moins de seize ans, il changea le nom de son entreprise B Models Management en Diversity Models Management.

Jean-Sébastien Béland savait l'art de la fuite : il donnait de fausses adresses, changeait constamment sa signature, modifiait l'orthographe de son prénom ou disait s'appeler Sébastien, ce genre de chose. Eussé-je souhaité le retrouver avant la publication de ses méfaits, ses talents de prestidigitateur m'en eussent certainement empêché. Je pensai

au *Talented Mr. Ripley* de Highsmith, aux *Jolies choses* de Desportes, à *North by Northwest* – bien que dans ce dernier cas, Roger Thornhill ne souhaite pas changer d'identité, on le confond plutôt avec un autre, George Kaplan, qui n'existe pas. Évidemment, dans cette galerie de personnages, Jean-Sébastien Béland ferait figure d'enchanteur de foire agricole, de sous-verge de Humbert Humbert.

Je lus plusieurs fois, et très attentivement, les articles de *La Presse*, certains autres aussi, sur différents sites internet, mais un grand flou subsistait dans mon esprit. J'aurais aimé en savoir plus sur la vie de Jean-Sébastien Béland, particulièrement depuis son arrivée à Montréal dans les années 1990, particulièrement depuis cet extraordinaire coup de chance à la loterie. Je me mis à divaguer.

La distance me permet de me déculpabiliser parce que, je le répète, je ne pris conscience des crimes de Béland que cinq ou six mois après son arrestation.

J'admets d'abord non sans honte que, malgré l'horreur que m'inspirent les agressions sexuelles, cette histoire de Gagnant à vie m'arrache un sourire. Que la loterie donnât à Béland la possibilité de commettre ses méfaits (c'est ce que j'imaginai alors) eût pu faire l'objet d'un roman de mœurs du siècle des Lumières, espèce de fable morale, ou plutôt d'anti-moralité, telles, dans *Jacques le fataliste et son maître*, la relation par Jacques de son dépuçelage (du viol de Justine) ou l'issue des malentendus de Cécile de Volanges dans *Les liaisons dangereuses*. Tout cela, c'est aujourd'hui que j'y pense, écrivant ces lignes, et sans la mise en scène, la représentation que force le récit (autant le mien que ceux de Vincent Larouche), je ne rirais probablement pas. (Bon, je ne sais pas.)

La distance me permet de me déculpabiliser parce que, je le répète, je ne pris conscience des crimes de Béland que

cinq ou six mois après son arrestation. C'est Sylvie, une vieille amie du secondaire rencontrée dans une soirée de retrouvailles en septembre – voilà pour le hasard évoqué plus haut –, qui me raconta tout ça sur un ton empressé, perplexe, j'imagine; sans elle, cette histoire n'existerait pas pour moi. Je ne m'intéresse aux faits divers que lorsque j'écris (je préfère d'ailleurs les inventer). Ceux-ci n'ont en soi aucun intérêt, ne nous informent sur rien que la laideur humaine, déjà fort bien documentée. Je les oublie à mesure que j'en prends connaissance. Ainsi, les frasques de Jean-Sébastien Béland, en eussé-je été informé autrement, m'auraient laissé à coup sûr indifférent, n'eût été une circonstance particulière : Jean-Sébastien Béland, quand j'étais en troisième année, c'était mon ami. Pas longtemps, même si cela semble une précision inutile.

✱

Nous fréquentions la même école primaire (à Louiseville, il y avait peu de possibilités) et je me souviens qu'avec un autre camarade, nous jouions à *CHiPs* (California Highway Patrol) dans les buttes de neige de la cour d'école, nous imaginant motocyclistes, deux policiers, comme dans *CHiPs*, et un criminel. D'ailleurs, à l'époque, le bandit, ce devait être moi, parce que j'étais en quelque sorte l'intrus, je veux dire, nous ne formâmes jamais un véritable trio, ils m'admettaient, me toléraient plutôt, et moi, je les admirais. Jean-Sébastien Béland incarnait Frank Poncherello et Philippe Vertefeuille, Jon Baker. Moi, je ne sais plus. Je n'avais sûrement pas de nom, ou en changeais selon nos aventures.

Après ces quelques semaines à jouer à la police dans les buttes, avant même, je crois, qu'eût fondu la neige, nous ne fûmes plus jamais proches, Jean-Sébastien et moi. Nous n'étions pas non plus en froid. Je me rappelle une journée d'été que nous passâmes ensemble à la piscine municipale (à côté de l'aréna), dans mon souvenir, j'ai huit ou neuf ans. Et je crois me rappeler que tout le monde aimait bien Jean-Sébastien à la polyvalente; d'ailleurs, en cinquième secondaire, il fut élu président de l'école.

Après le secondaire, nous nous perdîmes de vue. Je crois même l'avoir oublié complètement pendant de nombreuses années, ou alors ne se rappela-t-il à ma mémoire qu'en flashes sans conséquence, sans intérêt. (Pourtant, qu'il ait remporté le gros lot de Gagnant à vie, j'ai l'impression floue d'en avoir eu vent il y a longtemps, qu'un ancien camarade m'avait raconté cette histoire, ce qui est impossible, l'événement est trop récent – ce camarade et son récit, je les ai vraisemblablement inventés.) La dernière fois que je me suis intéressé à sa personne (avant septembre 2019), c'était il y a au moins quinze ans, alors que je me trouvais en visite à Louiseville. Je croisai son père par hasard dans la rue principale et lui demandai des nouvelles de son fils. Il me révéla que Jean-Sébastien travaillait comme serveur au 281. Je m'efforçai de ne pas me laisser aller à divaguer, mais ne pus m'empêcher de penser qu'il y dansait et que le père préférerait ne pas en parler, il m'avait d'ailleurs fait cette annonce sur un ton qui suggérait, de cet emploi, l'absolue normalité, et même que, à la rigueur, cela constituait une réussite, cette activité peu engageante durant la journée lui permettant de s'adonner avec sérieux à son passe-temps, qui deviendrait

essentiel à ses futures activités criminelles : la photographie. En effet, il photographiait lui-même ses potentielles victimes lors des soirées de casting qu'il organisait sous l'enseigne de B Models Management.

✱

En vue de l'écriture de cette note, je consultai mon album de finissants de la polyvalente l'Escale (1988-1989). Jean-Sébastien avait les cheveux longs et une moustache molle. Pas très glorieux. Je lus évidemment le petit texte accompagnant sa photo, dont je ne citerai ici que la rubrique *Manie* : *Toujours la... main dans les culottes*. Évidemment, ce qui fait tiquer ici, ce ne sont pas les points de suspension inutiles ou mal placés – effet de style raté, comme si ce « toujours la » laissait déjà imaginer le pire, ou le moins pire, parce qu'à cet âge, on a tous plus ou moins la main dans les culottes et écrire ce genre de phrase dans son album de finissants n'est rien que banal, à la rigueur une forme de conformisme un peu bête. À rebours, on se dit que c'est à la fin de la phrase qu'il aurait dû les mettre : « Toujours la main dans les culottes... » Parce qu'il s'agissait de toute évidence d'un présage de sa dépravation – qui encore une fois eût été passablement banale s'il ne se fût agi que de ses culottes à lui, et non de celles de mineures... Je me mis alors à penser que je n'avais peut-être pas porté suffisamment attention à certains détails à l'époque de la polyvalente et que mon étourderie m'avait potentiellement amené, alors, à banaliser ceux de ces détails qui pouvaient constituer des signes avant-coureurs de crimes à venir.

Attribuant à ma mémoire défaillante cette impression de passer à côté de quelque chose, j'entrepris de me documenter et téléphonai à mon amie Sylvie. Elle connaissait forcément Béland mieux que moi, pensai-je, puisqu'elle avait fait partie avec lui du conseil étudiant de la polyvalente. La première chose qu'elle me dit de lui, c'est qu'il avait toujours la main dans les culottes... La fameuse phrase de l'album des finissants avait donc un fondement dans la réalité. Une fois, continua Sylvie, je lui ai demandé pourquoi il avait toujours la main dans ses pantalons, et il m'a dit : Ben je me caresse le poil pis c'est doux... Je lui demandai si, depuis le secondaire, elle l'avait revu. Jamais, répondit-elle, sauf une fois, c'était il y a une dizaine d'années (disons entre 2007 et 2010). Après un concert, elle s'était rendue avec quelques amies au bar 281 et Béland les y avait accueillies. Il était gros? m'enquis-je. Mais non. Il avait pris du coffre, comme un gars de trentecinq, quarante ans, mais on n'aurait pas pu dire qu'il était gros, précisa-t-elle, et moi : Au secondaire, lui as-tu connu des relations amoureuses? Non, mais il frenchait avec toutes les filles au cinéma. (Pour les adolescents, le Cinéma Royal était à Louiseville le seul lieu de rencontre, et Jean-Sébastien habitait tout près.) C'était un type mystérieux, et sans doute cultivait-il ce mystère, peut-être pour s'attirer les faveurs des jeunes filles. Même si nous passions notre temps à organiser ensemble des activités pour l'école, dit encore Sylvie, je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais eu une vraie discussion avec lui, il ne contait sa vie à personne, il était très solitaire, je ne me souviens pas qu'il ait eu des amis, ce qui, à cet âge, on en conviendra, est peu courant, on se définit plus ou moins essentiellement par son appartenance au groupe.

Jean-Sébastien n'avait pas ce genre de caractère grégaire. Il était tout seul avec tout le monde en même temps, ajouta-t-elle poétiquement. C'est une belle phrase, commentai-je.

Or Sylvie se trompait.

✱

J'avais un peu l'impression d'être arrivé au bout de mon enquête lorsque je réussis à joindre un autre vieil ami, Dany, que je n'avais revu qu'une seule fois dans les vingt-cinq dernières années. Je ne sais d'où me vint l'intuition qu'ils avaient été proches, Béland et lui. J'avais connu Dany (mon père voulait m'appeler Dany, ma mère, non) vers la fin du primaire, il venait tout juste d'emménager à Louiseville, nous suivions ensemble des cours de tennis (à l'aréna). Dans mon souvenir, il était plutôt bon ; moi, j'étais pourri.

Je me mis alors à penser que je n'avais peut-être pas porté suffisamment attention à certains détails à l'époque de la polyvalente et que mon étourderie m'avait potentiellement amené, alors, à banaliser ceux de ces détails qui pouvaient constituer des signes avant-coureurs de crimes à venir.

Je lui appris au téléphone que Jean-Sébastien avait été arrêté, et pourquoi. Il me raconta que, la dernière fois qu'il l'avait croisé, c'était il y a dix ans et, sur le coup, il ne l'avait pas reconnu. Il devait avoir pris trois cents livres, se justifia-t-il, ce qui constituait sans doute une exagération mais confirmait l'impression que m'avait faite sa photo dans le journal. Ils s'étaient rencontrés par hasard dans un événement du monde de la mode. Jean-Sébastien, après s'être rappelé à sa mémoire, lui avait donné sa carte professionnelle. J'en déduisis que, si Dany ne se méprenait pas sur la date de cette ultime rencontre (vers 2009), Béland s'était déjà investi dans le mannequinat et, fort probablement, dans l'agression des jeunes filles, avant même de remporter la loterie (2014). Mais il avait engraisé dramatiquement, et de manière fulgurante, entre 2007 et 2009. Enfin des repères, pensai-je.

Au cours de la discussion, Dany m'affirma à plusieurs reprises ne pas s'étonner (contrairement à moi) du destin de son ancien ami. Sébast était obsédé par le sexe,

m'expliqua-t-il, quitte à nuire à quelqu'un, c'était une maladie. Quand nous étions coloc à Trois-Rivières, nous sortions souvent ensemble et il lui fallait au moins une nouvelle fille dans son lit chaque fin de semaine, c'était une drogue. Son obsession sexuelle, donc, il l'entretenait depuis toujours, de même, selon Dany, que son penchant pour l'arnaque : après qu'ils eurent cessé leur colocation parce que Dany devait quitter Trois-Rivières, Béland imita sa signature et encaissa à sa place un chèque de retour d'impôt de 1000 dollars. C'est mon dernier souvenir de mon amitié avec Sébast, conclut Dany.

✱

S'il est coupable des crimes qu'on lui reproche (et il y a tout lieu de le croire : la preuve serait lourde, selon une source que je ne peux dévoiler), et compte tenu de ses antécédents d'agressions sexuelles, on ne peut, décemment, que souhaiter à Jean-Sébastien Béland de pourrir en prison.

Il fut pourtant remis en liberté en attente de son procès (je ne trouve pas ça drôle), dont personne ne sait encore quand il aura lieu. Quand j'appris sa libération, je conçus l'idée fugitive, qui se transforma en fantasme, de le retrouver. Bêtement, j'aimerais connaître, en dehors de cette sordide histoire, de ses délits de prédation, les détails de son existence, comme si cela pouvait changer quoi que ce soit à son destin (ou au mien).

J'aimerais savoir ce que fut sa vie entre sa fuite de Trois-Rivières et le jour où il devint Gagnant à vie, savoir ce qui le conduisit à échafauder son stratagème, le *front* que constituait l'agence B Models Management – je constate à l'instant que le « B » est là pour « Béland », mauvais choix de nom, qui évoque la série B, le *cheap*, ce dont il convient de se méfier, à tout le moins en matière d'esthétique –, B Models Management qui s'affichait comme « la plus sexy des agences de casting de rue ». Comme je ne connais rien au mannequinat, l'expression « casting de rue » évoque pour moi une forme de proxénétisme. ●

Patrice Lessard est né à Louiseville en 1971. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles (*Je suis Sébastien Chevalier*, 2009) et de sept romans. *Le sermon aux poissons* (2011), *Nina* (2012) et *L'enterrement de la sardine* (2014) constituent la trilogie lisboète. Les trois suivants s'apparentent au polar : *Excellence poulet* (2015), *Cinéma Royal* (2017) et *La danse de l'ours* (2018). Enfin, *À propos du Joug* (2019) est la lettre de suicide de Sébastien Chevalier, dont on ne sait trop s'il a véritablement existé.